

Préface

Un Charentais rebelle

Parce qu'elle est oublieuse et souvent injuste, la postérité présente parfois Pierre-Henri Simon comme un écrivain catholique passé de mode, un moraliste vaguement désuet entré à soixante-trois ans (en 1966) à l'Académie française pour y occuper le fauteuil d'un autre écrivain « bien pensant », Daniel-Rops, auteur d'un *Jésus en son temps*, très remarqué. Rien n'est plus absurde, rien n'est plus trompeur qu'une telle présentation. Ceux qui ont lu l'écrivain ou connu l'homme savent bien, quant à eux, que Pierre-Henri Simon mérite amplement d'être redécouvert. J'allais même écrire « réhabilité ». L'expression n'est pas abusive.

À bien y regarder en effet, il y a du feu, de l'impétuosité, de la révolte dans cette œuvre. Et dans cette vie. Parlons d'abord d'enracinement, car c'est d'un Charentais qu'il s'agit.

Né à Saint-Fort-sur-Gironde, en Saintonge, Pierre-Henri Simon laissa apparaître dans presque tous ses livres, et notamment dans cette superbe trilogie des *Figures à Cordouan*, un attachement vigoureux à ces terres océaniques. Des palisses aux marais, des bois aux taillis où enfant il galopait, on y évoque volontiers la caille ou la bécasse débusquée au petit matin, le passage des palombes ou encore ces compagnies de perdreaux que la chasseur fait « lever » sur les lisières. C'est de son grand-père botaniste, pharmacien de village et grand amateur de Virgile, que Pierre-Henri tenait cet amour immodéré des aubes de chasse et de ces brumes odorantes où courent les chiens. De

même célébra-t-il avec bonheur le jaillissement des forsythias ou des cytises dans les bosquets de la Seudre.

Parlant d'une enfance qui, pourtant, n'échappa ni aux drames de famille, ni au « manque », Pierre-Henri Simon écrivit qu'elle fut « naturelle, rustique, enfoncée dans les choses vivantes ». Le choix des mots est significatif. Avec le recul, ces évocations de la Charente nous apparaissent plus charnelles et plus gourmandes que celles de Jacques Chardonne, plus concrètes que celles de Kléber Haedens, né dans la Manche, mais dont l'un des romans, *L'Été finit sous les tilleuls*, se déroulait en marais de Seudre.

Chez Pierre-Henri Simon, la célébration du « pays » charentais n'est jamais ornementée, esthétisante ni mièvre. Le lisant, on songe à Mauriac qui sut évoquer avec une justesse comparable les coteaux et les vignes de Langon ou les lilas de Malagar. Chez Pierre-Henri Simon, en somme, l'enracinement tenace ne bascule pas dans ce régionalisme attendri, ou complaisant, qui « date » et borne une œuvre. Il n'est pas un écrivain de terroir. À ce sujet, l'auteur de *Figures à Cordouan* souscrirait plutôt à cette forte définition du Portugais Miguel Torga : « L'universel, c'est le local sans les murs. »

Concernant, l'universel, justement, c'est peu de dire que Pierre-Henri Simon accepta de s'y coller. À commencer par l'universel chrétien. Catholique, il resta marqué par ce qu'on pourrait appeler un « scandale » fondateur : les réflexions zélées et agressives d'un instituteur anticlérical qui se moqua en classe de la prétendue divinité de Jésus, qualifié par le sous-maître « d'homme comme les autres ». L'enfant avait à peine huit ans. La loi de 1905 portant séparation de l'Église et de l'État avait été votée six ans auparavant ; on était encore en plein climat de combisme vindicatif et d'athéisme revancharde. Le garçonnet en fut à ce point affecté, blessé, meurtri que ses parents le retirèrent de l'école dès le lendemain. Pendant quatre années, son éducation fut confiée au grand-père, promu au rôle de précepteur. Singulier commencement pour un jeune chrétien de province. Ce traumatisme inaugural et ce retranchement de quatre années ne firent pourtant pas de lui un catholique obéissant, soumis avec dévotion au magistère de l'Église. Devenu adulte, comme l'historien Henri Guillemin qui fut son ami à l'École normale, comme François Mauriac ou Georges Bernanos, comme Emmanuel Mounier dont il se rapprocha, il n'hésita jamais à se dresser contre les réflexes bien-pensants du catholicisme français. Il le fit avec une belle audace, pour ne pas dire témérité.

En 1936, par exemple, alors que le Front populaire l'a emporté et que nombre d'usines demeurent occupées, il publie un pamphlet radical pour dénoncer les rapports ambigus qu'entretient la bourgeoisie catholique avec l'argent. Ce texte incandescent, provocateur, irrespectueux, *Les Catholiques, la politique et l'argent* (qui reprend et développe un article publié dans la revue *Esprit* un an auparavant), lui vaut les foudres de la droite catholique et d'une partie de l'épiscopat. Il est alors professeur de littérature française à l'Université catholique de Lille et on réclame rien moins que son limogeage. Il devra d'être épargné à la probité du vieil archevêque de Cambrai, Mgr Cholet, que le pamphlet de Pierre-Henri Simon avait exaspéré mais qui n'y trouva aucun passage qui fût contraire au dogme ou à la morale.

De la même façon, en 1957, trois ans après le début de l'insurrection algérienne, il s'indigne – parmi les premiers! – des procédés répressifs employés par l'armée française et notamment de l'usage de la torture. Le libelle qu'il publie alors, *Contre la torture*, fait quelque peu scandale mais bénéficie d'un retentissement considérable. Pierre-Henri Simon se range délibérément dans le camp des « chrétiens de gauche » dont l'engagement protestataire contre la guerre d'Algérie – notamment dans des revues comme *Esprit* ou dans l'hebdomadaire *Témoignage chrétien* – se révélera décisif. C'est probablement cette liberté d'expression et cette probité rouscailleuse qui vaudront à Pierre-Henri Simon d'être appelé en 1961 par Hubert Beuve-Méry, directeur-fondateur du *Monde*, pour y tenir le célèbre et très redouté feuilleton littéraire du quotidien, ce qu'il fera pendant plus de dix ans.

Grand professeur, journaliste respecté, essayiste têtue, intellectuel engagé, poète et romancier, on pourrait dire que, d'une certaine façon, Pierre-Henri Simon nous manque. Comme nous manque aujourd'hui, mais pour d'autres raisons, cet autre Charentais rebelle, Paul Flamand, cofondateur du Seuil, qui fut son éditeur et son ami. Oserai-je dire que, dans mon souvenir, les deux figures sont indéfectiblement associées. Ils sont un peu, l'un et l'autre, mes « figures à Cordouan »...

Jean-Claude GUILLEBAUD